



HAL
open science

”Vêtement”

Manuel Cnrs Charpy

► **To cite this version:**

Manuel Cnrs Charpy. ”Vêtement”. Isabelle SURUN (dir.), La France et l’Afrique, 1830-1962, Paris, Atlande, 2020, 2020. halshs-03084842

HAL Id: halshs-03084842

<https://shs.hal.science/halshs-03084842>

Submitted on 7 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vêtement

Par Manuel CHARPY

Dès les premiers pas de la colonisation en Afrique, le vêtement noue imaginaires et questions pratiques. L'uniforme des Zouaves dessiné en 1831 est ainsi un songe orientalisant, composé d'une chéchia, parfois avec un turban, d'une « bédaïa » inspirée des tenues algériennes, d'une ceinture de flanelle et d'un sarouel. Peu pratique, il se veut pourtant inspiré des tenues arabes et kabyles et par là adapté au terrain. La logique est la même pour les tirailleurs (v. Soldats coloniaux) habillés de sarouels, de fez et de vestes brodées [BOUVIER, 2018].

Pour les civils non plus, coloniser ne peut se faire en tenue ordinaire. Hygiénistes et géographes s'accordent à dire que le corps européen doit lutter par le vêtement contre la chaleur, la sueur et le soleil. Les médecins conviennent que les vêtements locaux sont les plus adaptés mais comme le dit le *Manuel d'hygiène à l'usage des Européens qui viennent s'établir en Algérie* (1847), « notre costume diffère trop de celui de l'indigène pour qu'il ne soit pas ridicule d'en proposer l'adoption aux Européens ». Et de conseiller des équivalents : ceinture de flanelle, étoffe claire et légère et blouse en coton pour les ouvriers et les paysans. Pour tous, on défend la cravate qui facilite les apoplexies.

En Algérie puis dans les protectorats du Maroc et de la Tunisie, le vêtement prolonge celui des villégiatures sur la Côte d'Azur. Mais dès le passage du Tropique ou de l'Équateur, un vêtement doit permettre aux corps de s'acclimater, question au cœur de la colonisation. Dans les années 1880, on invente des tissus « hygiéniques » pour pays tropicaux et un costume se fixe : sous-vêtements de flanelle, tenues de lin ou de coton claires et amples, et casque colonial.

Le couvre-chef préoccupe. Dans les années 1840, on recommande aux colons algériens chapeau de paille ou « feutre gris ou blanc à larges bords et percé de trous ». Côté explorateurs, si Caillé dans les années 1830 puis Savorgnan de Brazza dans les années 1870 optent pour le chèche, les militaires usent eux d'un haut-de-forme blanc et ventilé développé par la Compagnie anglaise des Indes orientales dans les années 1840. De liège ou de moelle de sureau, couvert de coton blanc et avec un aérateur au sommet, il se diffuse vite à partir des années 1870 dans l'armée française sous sa forme arrondie.

Dans les années 1880, les civils adoptent le « casque insolaire » fait à Marseille et rebaptisé « casque colonial ». Avec les lunettes de soleil et le complet blanc, il devient un emblème colonial, porté même par les missionnaires et les religieuses. En 1931, c'est un souvenir très prisé de l'Exposition coloniale [CHARPY, 2020].

Si le casque avec son costume blanc, parfois beige ou kaki après 1920, est omniprésent, c'est qu'il manifeste une cohésion du groupe hétérogène des colons. Il dit aussi la distinction d'avec les corps corvéables des colonisés : le colon de blanc vêtu et casqué ne peut s'adonner à des tâches physiques et ce vêtement nécessite lingères et boys passant le casque au « blanc » et cirant les chaussures.

Par contraste, peintres, militaires et littérateurs décrivent les tenues « traditionnelles », en particulier du Maghreb, comme des éléments pittoresques, à la manière d'un Delacroix. Certains vont jusqu'à s'habiller de fez, de caftans et de babouches pour vivre un rêve exotique et parfois érotique. De conserve, l'ethnographie naissante partage le monde entre cousu – technique – et drapé – ancien ou « sauvage ». Pour l'Afrique, se forge en outre une division en trois zones : l'une faite de vêtements arabo-

berbères influencés par l'Empire ottoman ; l'autre, au-delà du Sahara, marquée par l'islamisation ; la troisième que l'on croit restée hors de la mode, cette Afrique centrale où le « bon sauvage » va nu [GRASSET DE SAINT-SAUVEUR, 1784-1788]. Cet imaginaire est entretenu par une ethnographie folklorisante mais aussi par les photographes de cartes postales qui invitent ou forcent les corps, notamment féminins, à se dénuder.

Une autre partition est construite entre les sociétés froides de la tradition et les sociétés chaudes traversées par la mode. En réalité, l'infini diversité des systèmes vestimentaires du continent intègre tôt des importations [PRESTHOLDT, 2008]. Dès les années 1830, le continent apparaît comme un marché et le Ministère de la Marine et des Colonies multiplie les missions commerciales pour trouver des débouchés aux vêtements et tissus de laine et de coton. Les marchands découvrent le « goût des indigènes », exigeant, d'autant que la concurrence des imprimés de Manchester et des wax hollandais est forte et que les populations sont prêtes à dépenser beaucoup dans le tissu, omniprésent dans la vie sociale [SYLVANUS, 2016]. Il demeure longtemps une unité d'échange et une marchandise de troc servant à acheter terrains, produits locaux comme travail. Naissent ainsi des filières qui tentent la synthèse entre mode parisienne et adaptation au marché local.

Pour les femmes, les robes sont confectionnées par des tailleurs ou à domicile et agrémentées de rubans, boutons, et broderies importés. Les machines à coudre, souvent de seconde main, deviennent ordinaires dès le début du XX^e siècle. Naissent ainsi dans toute l'Afrique subsaharienne des boubous et des robes ajustés qui sont un assemblage de produits exotiques.

Alors que les exportations vers l'Afrique de vêtements féminins confectionnés sont quasiment nulles, les exportations de confections masculines sont massives vers les côtes occidentales où, se félicite le confectionneur Lémann dès 1857, les « sauvages mêmes recherchent nos vêtements ». Dès les années 1860, l'Algérie est le premier pays consommateur de confection masculine française et en 1900, elle en absorbe 430 tonnes, la Tunisie 114, le Sénégal 113, et Madagascar 80, loin devant les pays européens et sud-américains. Les grandes villes possèdent des magasins de détail de produits européens pour colons et dédiés aux « indigènes ».

Au XX^e siècle, la vente par correspondance mise en place pour les colons par la Belle Jardinière ou les Galeries Lafayette est utilisée par les élites locales. Après 1945, des catalogues comme celui de La Redoute sont les moyens de suivre la mode française et les tailleurs locaux proposent d'en copier les modèles.

En parallèle, le commerce de la fripe prospère. Paris est avec Londres le centre de ce marché mondialisé. Dès les années 1850 l'Algérie est la première zone d'exportation mais c'est toute l'Afrique qui est irriguée de fripes. Stanley peut noter en 1885 : « Ce que la côte occidentale d'Afrique consomme de vieux habits, de vestons passés, de redingotes usées, [...] de tuniques d'uniformes démodées, est inimaginable ». Au XX^e siècle, la fripe envahit les marchés africains [CHARPY, 2017]. Après 1945, Algérie, Maroc et Tunisie deviennent des plaques tournantes pour les fripes européennes et américaines à destination de toute l'Afrique.

Alors même que les Européens inventent une tenue coloniale, les populations piochent dans ce vestiaire exotique. Dès les années 1890, les Français s'étonnent de ce que la bourgeoisie de Saint-Louis ou du Loango soit « à la mode parisienne ». À partir des années 1930, toute une jeunesse urbaine se réinvente ainsi une identité en rupture avec les générations précédentes [MARTIN, 2005].

Si le vêtement est placé au centre des relations entre Français et colonisés, c'est aussi qu'il est une question religieuse. Le « trousseau des missionnaires » fait l'objet d'un soin particulier, tant il est un signe politico-religieux et un appareil qui doit séduire les populations. Les Pères blancs optent pour un burnous blanc et une chéchia rouge pour convertir des populations musulmanes d'Algérie et du Soudan français. Ailleurs, les ordres missionnaires préfèrent la soutane blanche et le casque colonial.

Le vêtement doit en outre marquer les populations christianisées. Baptêmes, mariages comme scolarisation se traduisent par une conversion au vêtement européen. Il s'agit de distinguer les christianisés et de couvrir des corps que l'on croit nus. Le vêtement est comme un drapeau sur les corps convertis et une forme de publicité. Complet-veston pour les hommes et robe de forme occidentale en guinée ou wax deviennent les emblèmes des « ménages chrétiens » [MARTIN, 1994].

Cette emprise vestimentaire est aussi politique. Les uniformes réformés des armées françaises et anglaises portés par les rois comme Denis du Gabon ou les chefs locaux ne deviennent-ils pas la métaphore de leur faiblesse ? Dans un contexte de rapports de force, habiller comme dévêtir – on dénude les corps sur les chantiers comme on le faisait avec les esclaves – est politique [COMAROFF, 1994 ; ALLMAN, 2004 ; TRANBERG HANSEN et MADISON, 2013 ; GLASMAN, 2014]. L'administration marque elle aussi son emprise sur les corps. Ainsi, la création d'« auxiliaires » de l'administration en AOF et AEF fait désigner dans la population instituteurs, interprètes ou secrétaires qui parlent français et sont de « bonne vie et mœurs ». Ils doivent porter un vêtement qui signe la « civilisation » du corps et de l'esprit et distingue les « évolués » des autres « indigènes ».

Au Sénégal, au Dahomey, au Congo ou à Madagascar, on s'inquiète vite des auxiliaires et domestiques qui paradedent vêtus avec trop d'élégance. Amadou Hampâté Bâ se souvient ainsi de sa prise de poste comme « écrivain auxiliaire » en Haute-Volta : très élégamment habillé à l'Européenne, il est rabroué par son commandant de cercle, peu enclin à voir un « indigène » se distinguer.

L'ensemble de la société coloniale sait que cette maîtrise – avec celle du français – soulève la question de la citoyenneté. Alors que, dans le Maghreb, les leaders nationalistes mobilisent des signes rattachés aux pouvoirs locaux du passé comme le fez, nombre de militants de l'entre-deux-guerres affichent leurs revendications en portant d'élégants complets-vestons comme le Sénégalais Lamine Senghor, le Dahoméen Kojo Tovalou Houenou ou le Congolais André Matsoua. Ils jouent la « capitale de la mode » contre la capitale coloniale.

Au-delà des leaders, le vêtement devient le moyen de se frayer un chemin dans l'ordre colonial, voire de le renverser : des domestiques comme des ouvriers s'emparent de l'« élégance parisienne » (fig. 1). Le vêtement qui devait hiérarchiser la société coloniale devient subversif.

ALLMAN Jean, *Fashioning Africa: Power and the Politics of Dress*, Bloomington, Indiana University Press, 2004.

BOUVIER Pierre, *La longue marche des tirailleurs sénégalais : de la Grande Guerre aux indépendances*, Paris, Belin, 2018.

CHARPY Manuel, « Fripes », in VENAYRE Sylvain et SINGARAVELOU Pierre (dir.), *Histoire du Monde au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2017, p. 666-673.

CHARPY Manuel, « Casque colonial », in VENAYRE Sylvain et SINGARAVELOU Pierre (dir.), *Le magasin du monde. La mondialisation par les objets du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2020, p. 209-213.

COMAROFF Jean, « Les vieux habits de l'Empire. Façonner le sujet colonial », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 18, 1994/3, p. 15-38 [En ligne].

- GLASMAN Joël, *Les corps habillés au Togo. Genèse coloniale des métiers de police*, Paris, Karthala, 2014.
- GRASSET DE SAINT-SAUVEUR Jacques (dir.), *Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus*, Paris, Pavard, 1784-1788.
- MARTIN Phyllis, "Contesting Clothes in Colonial Brazzaville", *The Journal of African History*, vol. 35, 1994/3, p. 401-426.
- MARTIN Phyllis, *Loisirs et société à Brazzaville pendant l'ère coloniale*, Paris, Karthala, 2005.
- PRESTHOLDT Jeremy, *Domesticating the World African Consumerism and the Genealogies of Globalization*, Berkeley, University of California Press, 2008.
- SYLVANUS Nina, *Patterns in Circulation: Cloth, Gender and Materiality in West-Africa*, Chicago, University of Chicago Press, 2016.
- TRANBERG HANSEN Karen et MADISON D. Soyini (ed.), *African Dress: Fashion, Agency, Performance*, London, Bloomsbury, 2013.